SÉANCE PUBLIQUE

DE

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE STRASBOURG,

DU VINGT-QUATRE DÉCEMBRE 1835,

POUR

LA DISTRIBUTION DES PRIX

DE L'ANNÉE SCOLAIRE 1834—1835.



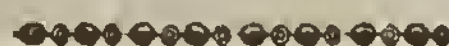
STRASBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

1836.

EXTRAIT

Du registre des délibérations de la Faculté de médecine de Strasbourg.



Le Jeudi 24 Décembre 1835, à midi, la Faculté de médecine, présidée par M. Cottard, Recteur de l'Académie, se réunit, en grand costume, dans la salle de ses cours théoriques, pour procéder à la distribution des prix de l'année scolaire 1834 — 1835.

M. Choppin d'Arnouville, Conseiller d'État, Préfet du département du Bas-Rhin, avait choisi cette solennité pour distribuer les prix fondés par le Conseil général du département, dans la vue d'encourager la propagation de la vaccine.

Les prix à décerner dans cette séance étaient destinés à récompenser le zèle de ceux de MM. les médecins cantonaux qui, dans le cours de l'année 1834, ont opéré le plus de vaccinations.

Cette réunion est honorée de la présence des autorités et d'un grand nombre d'hommes distingués par leur amour pour les sciences et par le rang qu'ils occupent dans la société.

M. le Recteur ayant ouvert la séance, M. le Professeur Ehrmann prononce le discours suivant :

Messieurs,

La Faculté de médecine, suivant un ancien usage, a cru devoir encore aujourd'hui choisir l'époque solennelle de la distribution de ses prix, pour payer un juste tribut d'hommages et de regrets à ceux de ses membres que la mort a récemment enlevés. Un sentiment bien pénible vient se mêler à ce devoir, c'est celui de vous rappeler la perte de cinq de nos honorables collègues qui, dans l'espace d'un an, ont terminé leur carrière, et ont laissé dans nos rangs un vide difficile à remplir.

MM. Cailliot, Foderé, Lobstein, Rochard et Burglin sont les noms jadis entourés de l'estime publique et dignes encore aujourd'hui de toute notre affection et de tous nos souvenirs. Si dans l'un nous reconnaissons le créateur de la médecine légale en France, ce savant devenu trop tôt vieillard à force de travail et de fatigues, nous retrouvons dans l'autre le Nestor de la médecine militaire qui, pressé par l'âge, a renoncé depuis vingt ans à la carrière de l'enseignement; nous nous plaisons à rendre justice au zèle infatigable du jeune praticien qui, malgré sa frêle santé, n'a point reculé devant l'exercice de ses devoirs, et nous payons enfin une dette sacrée à notre vénéré doyen, qui vient d'emporter dans la tombe des regrets universels. Ma tâche, Messieurs, est de vous rappeler les traits de celui qui, pendant quarante ans, a appartenu à cette école comme élève et comme professeur, à vous entretenir de sa carrière marquée par le savoir, la modestie, le dévouement, et à vous faire partager ces sentim'ens de haute estime et d'admiration que commandent ses vertus et ses talens. Déjà vous prononcez avec moi le nom de *Lobstein :* beaucoup d'entre vous, Messieurs, se rappellent encore l'impression douloureuse que produisit la nouvelle de sa mort, et quoique le temps ait pu tarir bien des larmes, nos cœurs ne l'ont point oublié et souffrent encore.

Chargé de l'honorable mission d'exprimer aujourd'hui un témoignage

public de notre amour et de notre vénération pour celui qui en fut si digne, de proclamer, en présence d'une assemblée aussi éclairée, les hautes qualités dont il fut doué, j'éprouve la douce satisfaction de paraître à cette tribune pour y présenter le tableau d'une vie à la fois heureuse et utile; celui que je dois y louer a réuni le double avantage de soulager ses semblables et de s'en faire aimer : la reconnaissance publique nous a dicté hautement son éloge, et la certitude de n'avoir à exprimer ici que le sentiment universel des amis de la science et de l'humanité, me soutient contre la défiance où je suis de mes forces.

Jean-Fréderic Lobstein, professeur de clinique interne et d'anatomie pathologique, médecin-accoucheur en chef à l'hôpital civil de Strasbourg, chevalier de la Légion d'honneur, naquit à Giessen, ville universitaire du grand-duché de Hesse-Darmstadt, où son père occupait une chaire de théologie protestante. Ce fut là qu'il reçut sa première instruction, jusqu'à l'époque où le chef de sa famille vint se fixer à Strasbourg. A son arrivée dans cette ville, le jeune *Lobstein* devait continuer ses études élémentaires au gymnase; mais le savant *Oberlin*, alors principal de cet établissement, lui trouva tant de capacités qu'il le fit entrer de suite comme étudiant à l'université; il avait alors treize ans : sa facilité dans le travail, le zèle constant qu'il montra dans tout ce qu'il entreprit, lui firent faire des progrès rapides dans les sciences préparatoires, dont l'ensemble constitue ce qu'on appelait autrefois en Allemagne la philosophie. Les *Lorentz*, les *Schweighæuser*, les *Herrenschneider*, furent ses maîtres d'éloquence, d'histoire et de métaphysique, et bientôt le goût de la médecine lui fut inspiré par son oncle, Fréderic *Lobstein*, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'ancienne université de cette ville. Avec les heureuses dispositions qu'annonçait *Lobstein*, avec l'habitude du travail et la bonne direction imprimée à ses études, il dut se distinguer de bonne heure dans cette nouvelle carrière, et cependant ce fut à cette époque qu'il eut le chagrin de voir son vénéré père mourir dans les prisons de la terreur. A peine *Lobstein* avait-il acquis quelques connaissances en médecine et en chirurgie, que déjà il fut appelé à en

faire l'application dans les hôpitaux militaires et les ambulances de l'armée du Rhin, où il fut employé en qualité d'élève en chirurgie; mais quand la tourmente révolutionnaire fut apaisée, quand les jeunes gens arrachés du sein de leurs études furent rendus à la science et à leurs familles, *Lobstein* revint à Strasbourg pour parcourir la carrière dans laquelle il devait tant se distinguer un jour. Ce fut surtout vers l'anatomie qu'il porta ses regards, vers cette science fondamentale qu'il cultiva plus tard avec tant de succès. Elle devint son occupation favorite, et l'amphithéâtre de Strasbourg lui fournit d'abondantes sources d'instruction. Il se fit remarquer d'abord par sa patience et son habileté; par sa lucidité dans les démonstrations et l'application de ses connaissances variées à la médecine et à la chirurgie. Capable de communiquer aux autres ce qu'il savait si bien, consciencieux dans l'accomplissement des tâches qui lui ont été imposées, il fut nommé prosecteur, et bientôt après chef des travaux anatomiques. Cette position le mit à même de se livrer avec plus d'ardeur que jamais à des recherches sur l'organisation de l'homme : il ne recula point devant les difficultés qu'il trouva sur son passage, pénétré qu'il était de l'idée que ce n'est qu'en scrutant avec attention la structure intime des parties qu'on parvient à soulever le voile épais qui recouvre les opérations de la nature.

Le profond mystère dont s'enveloppe l'œuvre de la génération, le rapport mutuel qui s'établit entre la mère et l'enfant, l'énigme non encore résolue de nos jours, du développement du germe, ont frappé de tout temps l'attention des anatomistes et mis à l'épreuve leur sagacité. Nullement rebuté par la difficulté du sujet, le chef des travaux anatomiques se livre à une suite de recherches propres à éclairer ces points obscurs de la science, et c'est le résultat de ses observations qu'il consigne dans un ouvrage, premier fleuron de sa couronne, et qu'il vient dédier à ses professeurs. Cette dissertation[1] donna une haute idée de son auteur; c'était pour ainsi dire l'introduction de cette série

1 Essai sur la nutrition du fœtus.

d'ouvrages sortis de sa plume facile; elle donna la mesure de l'estime qui devait s'attacher plus tard aux productions scientifiques du jeune docteur. C'est dans ce traité, devenu classique, que se trouvent développés des points obscurs de physiologie sur l'organisation de l'œuf humain.

Marchant ainsi sur les traces de *Hunter*, de *Blumenbach* et de *Haller*, cherchant à appuyer les théories sur des données anatomiques, il a frayé le chemin à ses successeurs en leur indiquant la marche à suivre dans la recherche de la vérité.

La direction qu'avait imprimée *Lobstein* à ses travaux, la réputation qu'il s'était acquise comme praticien, l'étendue de ses connaissances, l'avaient déjà placé à côté des hommes les plus distingués. A cette époque, l'hospice civil de Strasbourg et l'école de maternité avaient besoin d'un accoucheur : l'opinion publique le désigna, et *Lobstein* fut nommé médecin en chef et professeur de l'école départementale d'accouchement du Bas-Rhin. Cette nouvelle carrière satisfit sa louable ambition; il l'a parcourue pendant trente années sans interruption, au grand avantage de la science et des malades confiés à ses soins. Cette position éminente accrut encore la confiance qu'il s'était déjà acquise, et c'est aux mères de famille surtout qu'il faut demander s'il l'a pleinement justifiée.

On sait de combien de difficultés se trouve hérissé l'exercice de la médecine puerpérale; dévouement, abnégation de soi-même, patience, longanimité, courage, présence d'esprit, douceur et compassion, sont quelques-unes des qualités que l'on exige de celui qui s'y livre. Est-il une position plus délicate et en même temps plus difficile que celle où un moment d'imprudence peut quelquefois décider de la vie de deux êtres à la fois? où l'on peut avoir à rendre compte de la mort d'un enfant qui vient de naître, ou de la perte de celle qui lui a donné le jour! Où est le médecin consciencieux qui oserait se charger d'une telle responsabilité, si ses talens et son instruction ne le mettaient à l'abri de pareils reproches?

Le nouvel accoucheur en chef crut sans doute répondre dignement

à l'appel de ceux qui l'avaient placé à la tête de cet important établissement, en publiant plus tard des observations qu'il avait recueillies sur un nombre considérable de femmes enceintes, accouchées et malades.

Les études spéciales auxquelles se livrait celui dont j'esquisse ici la vie, devraient faire penser qu'il y consacrait tous les instans, et qu'il ne lui était plus possible de se livrer à d'autres travaux; mais telle fut la multiplicité de ses connaissances et la facilité avec laquelle il savait en faire l'application, qu'il n'était resté étranger à aucune des branches du savoir médical; l'occasion d'en faire preuve ne tarda pas à se présenter.

La chaire de médecine légale, devenue vacante (en 1814) par la mort du titulaire, ouvrit une arène où descendirent de nobles combattans. Un concours fut institué, *Lobstein* s'y présenta : il fallait la réputation européenne dont avait été précédé le vénérable *Foderé*, pour faire échouer cette fois-ci le savant Alsacien; peu s'en fallut même que la palme du combat ne restât à ce dernier, et tel est le singulier sort qui s'attache aux choses d'ici-bas, qu'aujourd'hui nous avons à déplorer le vainqueur et le vaincu, et que la même solennité est destinée à rappeler l'honorable carrière de l'un et de l'autre. Dans cette lutte et parmi les épreuves que *Lobstein* eut à subir, le sort lui fit tomber en partage pour sujet de dissertation : *Un plan raisonné d'un cours de médecine légale.* Cette matière, quelque aride qu'elle fût, le mit à même de déployer avec talent et clarté ces vues générales, ces idées philosophiques si nécessaires quand il s'agit de classification des connaissances humaines. Ce fut d'un seul coup d'œil qu'il embrassa pour ainsi dire la science tout entière, en faisant ressortir les points les plus importans de questions qui intéressent tout à la fois la santé, la fortune, l'honneur et la vie des citoyens. Porté par goût et par habitude vers les recherches historiques, il saisit ce moment pour aller demander des inspirations à l'antiquité, en consultant les lois sanitaires des Égyptiens, les ordonnances de Moïse, celle de Numa Pompilius, et le Codex que les Grecs nous ont laissé.

Si cette fois *Lobstein* ne remporta pas la victoire, un autre genre de gloire l'attendait quelques années plus tard. La carrière de l'enseignement public lui fut ouverte par la création d'une chaire d'anatomie pathologique, la première établie en France. Les nombreux travaux entrepris sur la structure et les altérations organiques des tissus, son beau traité sur cette science et notre magnifique musée, sont là pour attester combien il méritait cette insigne faveur. Le grand Cuvier se trouvait alors à la tête de l'université; juste appréciateur de tous les genres de mérite, celui de notre collègue ne lui resta pas inconnu, et le conseil royal, sur la proposition de son illustre chef, nomma *Lobstein* aux fonctions de professeur d'anatomie pathologique et de directeur du musée anatomique. Ce témoignage de haute estime, cette sanction publique d'un mérite supérieur, enflamma de nouveau le zèle de celui qui en fut l'objet, et l'on vit bientôt, par la réorganisation du cabinet, par la disposition méthodique de ses matériaux, par l'avantage qui en jaillit pour l'instruction, quelles étaient les mains auxquelles on avait confié un si précieux dépôt. Tous les ans nous avons vu s'accroître nos richesses anatomiques; un nombre immense de préparations, toutes plus instructives les unes que les autres, sont venues décorer nos galeries, et leur description, réunie à celle des maladies dont elles sont la cause ou le produit, facilite, à ne pas en douter, l'étude des lois de l'économie animale au sein même du désordre et de la dégradation.

Le dernier poste que *Lobstein* vint occuper dans l'enseignement, et qu'il réunit à celui qui avait été créé pour lui, fut celui de professeur de clinique interne. Sa supériorité comme écrivain, ses talens et son zèle, sa touchante bonté envers les malades, avaient été proclamés depuis long-temps par tous ceux qui avaient reçu ses soins ou suivi ses leçons. On eût dit qu'il était né pour cette nouvelle tâche. Praticien éclairé, il enseigna que toutes les manières d'envisager les maladies devaient être familières au médecin, parce que l'objet de ses études est si compliqué et si obscur, qu'on ne peut l'éclairer qu'en se plaçant dans tous les points de vue possibles; qu'on ne saurait non plus ramener à

un petit nombre de maladies et de remèdes, cette science qui s'exerce sur ce qu'il y a de plus compliqué et de plus fugitif, et qui a pour objet un organisme remarquable par un jeu de propriétés et de forces, réagissant les unes sur les autres, et rompant à chaque instant l'harmonie de l'ensemble.

Si nous jetons, Messieurs, un coup d'œil rapide sur quelques-uns des nombreux travaux dus à l'infatigable activité de *Lobstein*, nous trouverons justifiées les assertions que je viens d'énoncer.

La science de l'organisation était celle qui avait tout d'abord occupé ses loisirs; armé du scalpel et du microscope, il s'est livré à une série de recherches propres à dévoiler quelques-uns des nombreux secrets que la nature tient cachés à nos yeux. Il étudia ainsi successivement la *position du testicule dans le bas-ventre du fœtus, et son passage dans le scrotum*, *l'organisation de la matrice dans l'espèce humaine*, et les propriétés en vertu desquelles cet organe remplit si énergiquement ses fonctions; il examine avec le plus grand soin, en réfutant victorieusement la théorie de Sabatier, *la circulation du sang dans le fœtus qui n'a point respiré*, tout comme il approfondit les raisons de la *première inspiration chez l'enfant qui vient de naître.* Dans ces questions sont invoquées tour à tour les autorités de *Ruysch*, de *Senac*, de *Hunter*, d'*Albinus*, de *Lieutaud*, de *Walter* et de *Blumenbach.* Ce sont ses recherches, surtout sur le développement du fœtus humain, qui l'ont conduit à l'intéressante remarque, qu'à mesure que nous rétrogradons vers l'époque de l'origine de l'embryon, nous trouvons que son organisation se rapproche de l'état de simplicité que nous observons dans les animaux moins parfaits, et que, relativement à la manière de se nourrir, le fœtus dans l'espèce humaine a été successivement plante, mollusque, animal à sang froid, avant de devenir homme.

Vous entretiendrai-je, Messieurs, de ces nombreux *rapports sur les travaux exécutés à l'amphithéâtre de la Faculté de Strasbourg*, de ces *comptes rendus sur l'état du Muséum anatomique*, de ces recherches instructives sur l'*ossification des artères*, de ces observations intéressantes

sur les *maladies organiques de l'embryon?* Ce serait fatiguer votre attention par des détails qui n'ont d'attrait que pour ceux qui s'occupent spécialement de ces objets; mais qu'il me soit permis d'ajouter que l'anatomie humaine n'était pas le seul point de vue sous lequel *Lobstein* envisageait sa tâche; toutes les fois que l'occasion s'est présentée d'examiner, d'analyser, de disséquer des animaux intéressans, il n'a point fait faute; ses Mémoires sur le *singe mandril*, *le phoque* et *le sarigue*, prouvent assez combien l'anatomie comparée avait d'attrait pour lui; aussi ne se bornait-il jamais à des descriptions pures et simples; il s'est toujours livré à des considérations d'un ordre plus élevé et a cherché, par des rapprochemens ingénieux, d'éclairer l'organisation de l'homme par celle des animaux.

En s'élevant ainsi par degrés à la connaissance de la structure de nos organes, *Lobstein* porta toute son attention sur la disposition du système nerveux, et embrassa avec ardeur l'étude de cette intéressante partie du corps humain. Le grand Dictionnaire des sciences médicales s'est bientôt trouvé enrichi de l'article *Trisplanchnique*, et deux ans plus tard parut la belle monographie sur le *Nerf grand sympathique*, écrite dans la langue de Cicéron. C'est de cette époque que datent ses *Vues générales sur l'anatomie morbide*, et sur l'influence que les nerfs exercent dans la production des changemens organiques. C'était comme si un nouvel horizon s'était ouvert devant *Lobstein.* Deux chemins lui paraissaient nécessaires à parcourir pour arriver au point d'où il voulait considérer sa nouvelle science ; *l'anatomie pathologique.* Dans le premier il parlait de l'étude des accidens et des symptômes d'une maladie pour arriver à l'altération des organes; dans le second il trouvait à examiner les changemens qui se sont opérés dans la structure des parties, avant de se livrer à des considérations générales sur les phénomènes vitaux. Or, à combien de distance ces deux points de vue ne sont-ils pas placés l'un de l'autre; chacun n'occupe-t-il pas, pour ainsi dire, les deux extrémités de la ligne que le médecin doit suivre dans ses recherches, et n'est-il pas incontestable qu'ayant ainsi un double

point de départ dans l'étude des maladies organiques, on peut arriver à des résultats entièrement neufs, à des moyens d'analyse auxquels on ne serait point parvenu de toute autre manière? Quelle que soit cependant la divergence de ces deux points de vue, on conçoit aisément qu'ils se confondent dans un terme moyen, lequel est précisément l'objet de *l'anatomie pathologique*. Cette science, tout en interrogeant le présent, doit donc se placer, quant à ses recherches, entre le passé et l'avenir; elle doit examiner le développement irrégulier des forces vitales comme cause de l'altération organique, et étudier le changement organique lui-même, puisque c'est lui qui détermine à son tour un appareil de symptômes et d'accidens qui peut amener la cessation de la vie. Se livrant ainsi avec ardeur à de nombreuses recherches sur les phénomènes vitaux, sur la source d'où ils émanent et sur les causes de leur manifestation, *Lobstein*, dirigeant sa pensée vers une étude plus approfondie du système nerveux, cherche à ramener les troubles de l'économie animale à des *désordres de l'innervation;* reconnaissant une prééminence si marquée à ce système dans le grand acte de la vie, il n'hésite point à faire une profession de foi publique. Les travaux de *Legallois*, de *Dupuytren*, de *Wilson Philip*, d'*Aldini*, de *Hallé* et de *Humboldt* l'avaient confirmé dans l'idée qu'il s'était faite de l'action des nerfs, et c'est avec enthousiasme qu'il embrasse la théorie du célèbre physiologiste *Reil*. Il reconnaît avec lui une sphère d'activité des nerfs au-delà des points où se terminent leurs filets, et conçoit une *atmosphère nerveuse*. Cet élément vital et vivifiant, dit-il, quoique préparé et conduit par des instrumens grossiers, parcourt toutes leurs ramifications. Incoercible par sa nature, il pénètre dans tous les points de l'être organisé, fait entrer dans le domaine de la vie des parties qui semblent s'en écarter, et leur transmet, dès qu'une irritation quelconque y appelle son courant, des propriétés qu'elle ne possède point dans l'état ordinaire.

Le voici donc, ce corps impondérable des anciens, dont les nerfs ne sont que les conducteurs, semblable au fluide électrique et magnétique, exerçant son action à distance, ne se faisant connaître que par ses effets;

qui tient les rênes de l'économie animale, qui dirige toutes les fonctions et qui devient le régulateur des actions vitales, tout comme il préside au développement des altérations organiques.

Mais tout en admettant l'existence du *fluide nerveux*, *Lobstein* ne va point jusqu'à prétendre que les nerfs renferment à eux seuls la raison de tous les phénomènes que manifestent les organes; il reconnaît que la fibre musculaire est irritable sans eux; que l'inhalation et l'absorption ne sont pas sous leur influence directe; que la nutrition et tout ce qui appartient au mode végétatif de la vie, s'exécute jusqu'à un certain point en dehors du domaine des nerfs; que la force formatrice ne dérive point de la force nerveuse, et qu'enfin plusieurs organes peuvent entrer en action sans l'impulsion des nerfs; mais ceux-ci leur commandent, les surveillent, les renforcent et sont les régulateurs de leurs mouvemens.

D'après ces principes, toute maladie serait une opération vitale à laquelle président les nerfs. *Lobstein* est parti de là pour établir la nécessité d'une *théorie médicale.*

« On se tromperait fort, dit-il, si l'on croyait que l'empirisme suffit en médecine; s'il en était ainsi, la science serait nulle et l'art ne serait plus qu'une aveugle routine. Mais cette théorie doit se former de l'ensemble de toutes les conséquences qu'une saine logique déduit des faits et des observations qui, bientôt transformés en principe, planent comme des vérités immuables au-dessus de l'expérience dont elles émanent. »

Dans cet esprit fut entrepris le beau travail sur l'*anatomie pathologique*, travail que la mort est venue interrompre, mais qui, pour être resté inachevé, n'en est pas moins un monument durable de talent et de savoir.

Si, en quittant le champ de l'anatomie et de la physiologie, cultivé avec tant de succès par *Lobstein*, nous portons nos regards vers l'art des accouchemens, dont l'exercice lui fut confié pendant si long-temps, nous trouvons d'autres éloges pour celui qui en mérite déjà à tant de titres. Sa position comme accoucheur et comme professeur à l'école de

maternité, semblait lui imposer l'obligation de rendre compte de tout ce qui s'est présenté à son observation, du moins portait-il en lui-même ce besoin de produire au grand jour tout ce qui paraissait offrir quelque intérêt pour le bien de l'humanité. Je ne puis passer sous silence la modestie avec laquelle il s'annonça dans le premier travail qu'il publia sur les accouchemens.

« Je ne cacherai pas les fautes que j'ai commises, dit-il, ni les erreurs dans lesquelles je suis tombé; mais j'exposerai avec candeur la conduite que j'ai tenue dans des cas fort épineux, et je la soumets au jugement des hommes de l'art qui se sont trouvés dans des circonstances analogues. »

En fallait-il davantage, Messieurs, pour faire admettre avec indulgence ce qui était offert avec tant de bonne foi? et cependant un élève obscur de Baudelocque vint le taxer d'ignorance et d'impéritie, en lui faisant le reproche de s'être écarté des règles prescrites par les grands maîtres de l'art. Le critique acerbe signale de graves erreurs, de grossières méprises, une pratique vicieuse, qui n'est en harmonie, ni avec la saine doctrine, ni avec l'état actuel des progrès de l'art. De si graves imputations ne pouvaient rester sans réponse, et *Lobstein*, s'appuyant sur le témoignage de praticiens recommandables de tous les pays, sortit victorieux de la lutte, et réduisit au silence celui qui l'avait si imprudemment attaqué. Cette justification, que l'accoucheur en chef de l'hospice de maternité devait au public médical, mit dans tout leur jour les moyens qu'il avait à sa disposition, les connaissances qu'il possédait sur l'état de la science, et lui fournit de plus l'occasion de donner des leçons de délicatesse et de convenances à celui qui s'en était écarté.

Subissant le sort commun de tous les écrivains, celui d'être attaqué, critiqué, *Lobstein* ne se laissait point rebuter par l'agression qu'il venait d'essuyer; il disait qu'il avait été mal compris, et qu'on avait méconnu ses intentions: pour faire disparaître jusqu'au moindre vestige de soupçon de ne point se trouver à la hauteur de la science, il livra au jugement du public des *annales cliniques d'accouchemens*. Placé sur un terrain favorable, ce ne fut pas seulement les accoucheurs français qu'il fit parler

en sa faveur, mais ceux de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Suède et de la Russie vinrent apporter leur tribut de connaissances dans l'appréciation de la conduite à tenir dans l'exercice d'un art aussi pénible que difficile, et, certes, il fallait tout le talent de discernement que possédait *Lobstein* pour apprécier dignement les préceptes de *Levret*, de *Rœderer*, de *Stein*, de *Baudelocque*, de *Flamant*, d'*Osiander* et de *Siebold*.

Esprit d'observation jusque dans les moindres détails, jugement basé sur l'expérience des faits, connaissance des doctrines reçues chez les anciens et les modernes, telles furent les qualités qui plaçaient *Lobstein* à côté des accoucheurs les plus recommandables et les plus versés dans la théorie et la pratique de leur art.

Ces précieuses qualités, cette étendue de savoir, cette réputation de praticien consommé, retentirent à l'étranger: une des universités d'Allemagne les plus renommées fit des instances auprès de *Lobstein;* et lui offrit une chaire à laquelle se rattachaient des avantages de plus d'un genre; *Lobstein* refusa. Il avait consacré sa vie et ses peines à son pays, l'espoir de lui être encore plus utile, le patriotisme dont il était animé, le firent renoncer à un appel si honorable. Rendons hommage, Messieurs, à ce sentiment généreux, c'est à lui que nous devons d'avoir conservé *Lobstein* à l'Académie de Strasbourg, et personne n'ignore combien il l'a illustrée.

A notre faculté, la médecine clinique avait besoin d'un interprète, tous les yeux se tournèrent vers *Lobstein*, celui qui déjà s'était signalé par une pratique étendue, devait être le meilleur guide du jeune médecin au lit du malade. Nous savons comment il a compris ce noble devoir, et de quelle manière il envisageait ces honorables fonctions. Ici sa vaste érudition lui fut du plus grand secours: il ne négligeait aucune occasion de faire passer au creuset de l'expérience les doctrines exclusives, ces produits de l'imagination, ces théories étroites qui tombent devant le flambeau de l'observation. Système de *Brown*, contrestimulisme italien, doctrine de *Hahnemann*, médecine physiologique, tout fut soumis à un examen rigoureux et jugé d'après les lois de l'économie animale. Ce n'est point qu'il rejeta, sans les approfondir, les idées des novateurs;

il rendit, au contraire, justice au génie des écrivains, *Rasori* fut apprécié, et l'historien des phlegmasies chroniques ne fut point confondu avec l'auteur de la gastro-entérite. Ce fut en véritable maître qu'il initia les élèves à la connaissance des maladies; il institua des conférences instructives, qui les mirent à même d'émettre leurs opinions, et l'erreur de l'étudiant rencontra dans le ton d'encouragement du professeur, la réponse du père qui parle à son fils. Nous trouvons, dans les nombreux écrits qu'il nous a laissés sur la médecine pratique, cet esprit de sagesse, cette profondeur de vue, cette solidité de jugement qui caractérisent le véritable savant et le praticien consommé. *Recherches sur le croup*, *Mémoire sur la paralysie du poumon*, *Observations sur les maladies à siége inconnu*, *Histoire d'épidémie varioleuse*, *Considérations sur des affections organiques de l'appareil respiratoire*, *Instruction populaire sur le choléra*, sont quelques-uns de ces travaux utiles, et dont personne, à coup sûr, ne conteste le mérite.

Lobstein, doué de tout ce que le sentiment avait de noble et de pur, était fait pour enseigner aussi cette médecine du cœur qui a une si grande influence sur le soulagement des maux physiques. De bonne heure il engageait les élèves à s'intéresser aux malades qu'ils étaient obligés d'observer et de suivre; il leur apprenait à compatir à leurs souffrances par des paroles consolatrices, et à faire naître dans leur ame l'espoir prêt à les abandonner; il leur fit sentir combien il était doux de n'aborder des êtres malheureux qu'avec la persuasion de calmer leurs maux, et de leur offrir, avec les secours de l'art, les soins empressés de l'amitié.

Jetez un dernier regard, Messieurs, sur cette noble carrière, sur cette vie si pleine de travaux utiles à la science et à l'humanité, et dites s'il n'y avait pas là de beaux titres à l'étoile de l'honneur qui est venue, sans qu'il l'eût demandée, décorer la poitrine de *Lobstein*. Toutes les sociétés scientifiques, nationales et étrangères, se glorifient de l'avoir compté au nombre de leurs membres, et le conseil académique de Strasbourg l'associa à ses travaux.

Mais ses vastes connaissances dans le domaine de la médecine n'étaient point les seules qui l'élevèrent au rang d'homme supérieur. L'histoire naturelle, l'archéologie, les beaux-arts et la littérature furent cultivés avec un égal succès, puisque *Lobstein* avait reçu de la nature une raison précoce; qu'avare du temps, il en connaissait tout le prix; qu'il sut, au milieu de ses occupations multipliées, en faire toujours une sage distribution; que tout s'imprimait dans cette tête à la fois méthodique et capable d'une application soutenue.

Sa vie privée nous appartient aussi, remplie qu'elle est par les vertueuses qualités qui en font tout le charme. Ceux qui ont vécu dans son intimité n'oublieront jamais jusqu'à quel point il sut les inspirer. Touchant modèle de piété filiale, époux affectueux et tendre père, il était l'ami de tous ceux qui l'ont connu. Affable et indulgent avec ses inférieurs, charitable pour les indigens, généreux à l'excès envers les siens, il fut compatissant à toutes les souffrances dont il fut témoin. Jugez, Messieurs, combien étaient agréables les relations avec cet excellent collègue. A cette douceur angélique, qui était aussi l'un des traits de son caractère, *Lobstein* joignait une modestie si grande qu'on la prenait quelquefois pour de la timidité. Quoique personne n'eût plus de droit que lui d'avoir des opinions arrêtées, non-seulement il savait douter, précisément parce qu'il avait beaucoup appris; mais sa déférence pour les opinions des autres était si grande, qu'il ne lui est jamais arrivé de laisser échapper un mot qui pût blesser ou déplaire.

Cet homme, d'un caractère si admirable, dut malheureusement terminer sa carrière à un âge où la science et l'humanité, sa famille et ses amis avaient encore tant besoin de son soutien et de ses conseils.

Une maladie chronique et douloureuse avait miné depuis quelque temps sa constitution, au point de la rendre très-impressionnable. Cependant les soins affectueux de ses amis parvinrent à faire naître l'espoir d'une convalescence; la belle saison semblait favoriser ce retour vers la santé. L'ardent désir de reprendre ses occupations, de se retrouver au milieu de ses élèves et au lit de ses malades, avait ranimé son courage

et ses forces. Vain espoir! un malheureux essai qu'il en fit fut suivi d'une atteinte profonde : bientôt les symptômes les plus alarmans vinrent jeter la consternation parmi ceux qui l'entouraient : il expira dans les bras de sa famille et de ses amis; son épouse dévouée et son fils chéri ont recueilli son dernier soupir.

Ce triste événement a été vivement senti par vous, MM. les élèves; vous êtes venus pleurer sur la tombe de cet excellent maître; son existence vous avait été consacrée, elle vous appartenait toute entière.

La Faculté de médecine a voté à *Lobstein*, pour perpétuer le souvenir de ses regrets et de sa reconnaissance, l'érection d'un marbre funèbre, qui sera placé dans ce musée anatomique qu'il enrichit de tant de travaux.

Quel beau tableau que celui d'une vie si pure et si belle, vouée toute entière à l'enseignement d'un art salutaire et au soulagement de ses semblables! Vous qui avez entendu sa douce parole, qui êtes venus goûter dans ses entretiens ces instructives leçons de science, de bonté et de candeur, dites s'il est un plus beau modèle à suivre; quel encouragement qu'une carrière parcourue avec tant d'honneur et tant de succès! Vos cœurs vont s'émouvoir à la seule pensée de pouvoir marcher un jour sur les traces de ce savant maître, et quelle ardeur cet exemple ne doit-il pas vous inspirer, lorsque vous songerez que votre guide, celui qui a consacré ses jours à votre instruction, a laissé tant de regrets et mérité tant d'éloges. C'était un bonheur pour lui, dans ce jour solennel, de voir couronner vos efforts! Pour nous, au milieu du deuil où sa perte nous plonge, il nous est doux d'honorer sa mémoire.

M. le Professeur Bégin succède à M. Ehrmann à la tribune et prononce le discours suivant :

Messieurs,

La vie de la plupart des hommes qui ont illustré la médecine, ne nous est connue que par les services qu'ils rendirent à l'humanité, par les succès qu'ils obtinrent en soulageant leurs semblables, par les découvertes utiles ou les préceptes salutaires dont ils enrichirent la science. Leurs noms ne traversent les générations, et leur mémoire ne se conserve dans la postérité qu'à l'aide de la tradition de leur dévouement, et par la lecture des écrits qu'ils nous ont légués.

Comme ses plus célèbres devanciers, le savant laborieux dont j'ai à vous entretenir eut une existence paisible, éloignée du tumulte des événemens gigantesques de notre époque, sans rapport immédiat avec les hommes qui balancèrent la destinée des nations; et telle fut la modestie constante de cette vie, partagée entre les méditations du cabinet, les travaux de l'enseignement et l'accomplissement de diverses missions publiques, qu'à peine si l'on connaît quelques-unes des circonstances principales qui en signalèrent la durée.

François-Emmanuel Foderé naquit à Saint-Jean de Maurienne, le 8 Janvier 1764, de parens qui attachèrent une grande importance à lui assurer une éducation libérale. Après avoir terminé, au collége de Chambéry, ses études classiques, Foderé se rendit à l'université de Turin, et s'y livra avec ardeur à l'étude bien autrement pénible de l'art de soulager et de guérir les hommes. Admis au doctorat, il vint à Paris profiter des leçons des grands maîtres qui tenaient alors le sceptre de la médecine française. Ses progrès furent tels, que de retour dans sa patrie, il put y exercer bientôt son utile profession dans un rang élevé. En 1790 il était médecin du fort de Bard. Après la conquête de la Savoie, il devint un des médecins de cette immortelle armée d'Italie, dont les victoires raffermirent la république ébranlée et donnèrent quelques instans de repos à l'Europe.

Mais Foderé n'était que peu propre à la vie orageuse et pénible des

camps : son corps, trop frêle, n'en aurait que difficilement supporté les privations et les fatigues; et son esprit était trop méditatif, sa vocation de philantropie trop prononcée, pour lui permettre d'assister long-temps au spectacle de ces luttes, dont les prestiges de la gloire ne consolent que faiblement l'humanité.

Aussi le voyons-nous bientôt quitter l'armée active, solliciter un poste sédentaire et se retirer dans un des départemens sardes nouvellement réunis à la France, où il fut investi d'importantes fonctions. Directeur de l'école centrale, et ensuite administrateur de l'école secondaire de Nice, il professa, dans ces deux établissemens, la chimie, la physique et la philosophie, enseignemens auxquels l'avait préparé la publication de ses Opuscules de médecine philosophique et chimique, imprimés à Turin en 1789, et qui paraissent avoir été le sujet de sa Thèse inaugurale. Le protomédicat avait été supprimé durant la tourmente qui s'apaisait à peine; Foderé fut nommé membre de la Commission de santé et de salubrité publiques, destinée à le remplacer dans les Alpes maritimes. Enfin, les jurys médicaux, préposés à l'examen et à la réception des officiers de santé, ayant été créés, notre savant collègue fut appelé à en faire partie; honneur que vos suffrages et le choix du ministre lui ont conservé plus tard dans le ressort de la faculté de Strasbourg, où il présida long-temps ces assemblées.

Malgré ces témoignages multipliés d'une confiance universelle, Foderé quitta Nice, se rendit à Marseille et s'y établit, après avoir uni sa destinée à celle de la fille d'un des médecins les plus habiles et les plus vénérés de cette ville. Là encore, il ne tarda pas à être dignement apprécié, et ses confrères le choisirent pour être le secrétaire général de la Société de médecine qu'ils venaient de fonder. C'est en cette qualité qu'il publia en 1810 un opuscule rempli de sagacité sur l'épidémie de La Valentine, village des environs de Marseille, épidémie qui jeta un instant l'épouvante dans toute la contrée. Sa réputation lui valut le titre de médecin consultant du roi d'Espagne, Charles IV, et plus tard les fonctions de médecin ordinaire de son successeur, Ferdinand VII, alors à Valençay.

Parvenu déjà au déclin de la vie, recommandable par de nombreux travaux, célèbre dans la science par son Traité de médecine légale, Foderé crut voir dans un concours, ouvert à cette Faculté, pour la chaire objet de ses prédilections, l'occasion providentielle de se livrer sans partage à cette branche de nos connaissances médicales, d'en propager le goût, d'en épurer la doctrine, et peut-être aussi d'accroître l'illustration déjà inséparable de son nom. Vous l'avez vu, Messieurs, à cinquante ans, rendant un solennel hommage à l'institution conservatrice du concours, s'asseoir sur ces bancs, lutter avec d'habiles compétiteurs, dont un entre autres, devenu plus tard notre collègue, excite également en ce jour nos vifs regrets, et remporter enfin, après de pénibles épreuves, une victoire long-temps disputée.

On peut supposer que le souvenir non complétement éteint de cette lutte brillante, et l'éclat que jetaient naguère encore sur la Faculté les talens du premier ordre qu'elle avait révélés, n'ont pas été sans influence sur la décision prononcée récemment par un de vos jurys, malgré le savoir dont de jeunes concurrens avaient donné des preuves, malgré les espérances que l'on pouvait fonder sur leurs efforts. Mais il est des contacts dangereux, et des emplois difficiles à accorder, précisément en proportion de l'éminence des hommes qui les occupaient.

Depuis son admission parmi vous, Foderé ne quitta plus Strasbourg; satisfait d'une position assurée, quoique modeste, il n'eut désormais d'autre passion que celle de son enseignement, d'autre désir que celui de faire du bien aux hommes en les éclairant, et surtout en maintenant la médecine sur ses antiques bases.

Cette longue carrière d'études assidues, de méditations profondes, de lectures incessantes, fut marquée par la publication d'un grand nombre d'ouvrages. Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que je les rappelle tous à votre souvenir : il me suffira d'exposer leur tendance générale, et de signaler les services que les principaux d'entre eux ont rendus à la science.

Foderé était doué à un très-haut degré de cette faculté d'observation

si précieuse au médecin, et qui, bien dirigée, est la source de tous les progrès de notre art. C'était pour lui un besoin presque insurmontable de voir, de questionner, de remonter à l'origine des choses, de descendre dans les moindres détails, de pénétrer dans les intentions et les motifs des actions des hommes, et de déduire de toutes ces études des inductions profitables à la société. Une rare sagacité signalait ses moindres investigations; et si ses écrits sont spécialement recommandables, c'est par l'empreinte que ces qualités d'une belle intelligence, unies à une constante indépendance de caractère, y ont laissée.

A l'armée des Alpes, un grand nombre de nos bataillons, distribués sur les montagnes et dans les vallées, nourris d'alimens insalubres, et ne buvant que l'eau imparfaitement aérée des glaces à peine fondues, furent frappés d'une affection qui fit parmi eux d'affreux ravages. La bouche était sillonnée par de hideux et profonds ulcères, les gencives, ramollies et saignantes, abandonnaient les dents; une haleine fétide exhalait dans l'atmosphère ses principes méphitiques, et la mort moissonnait largement dans nos hôpitaux encombrés. Foderé, placé au milieu de l'épidémie, en indiqua les causes, décrivit ses principaux caractères, établit les bases de son traitement préservatif et de sa curation. Et si la théorie qu'il adopta peut aujourd'hui prêter à la critique; si la contagion dont il professa l'existence peut être contestée, on distingue déjà, dans ce premier essai, le médecin attentif, le praticien judicieux, qui sait, au lit du malade, oublier les spéculations du cabinet, pour obéir aux enseignemens de l'expérience.

Le même amour pour l'étude des faits, le même désir d'être utile à l'armée, et, plus tard, à la postérité médicale, portèrent, quelques années après, Foderé à publier les résultats de ses observations sur les fièvres du Mantouan, sur le quinquina, sur la diarrhée des jeunes soldats, et sur l'épidémie de Nice.

Dans le premier de ces mémoires de médecine pratique, notre collègue prit pour modèle les médecins les plus illustres de l'Italie : les Torti, les Baglivi, les Lancisi, les Ramazzini, et il sut se montrer digne

d'eux par la fidélité de ses descriptions, non moins que par la simplicité hardie de sa thérapeutique.

Parmi nos soldats, les plus jeunes, les plus ardens, et aussi les moins robustes, succombaient fréquemment à des diarrhées que les secours de l'art les mieux indiqués, comme les plus énergiques, ne pouvaient vaincre, et dont l'origine restait enveloppée d'obscurité. Foderé interroge les cadavres de ces infortunés, découvre dans la plupart des traces d'inflammation chronique du poumon, et démontre que ces diarrhées sont symptomatiques de phthisies aiguës, à marche insidieuse, contractées pendant les bivouacs. Dès-lors, des préceptes prophylactiques sagement combinés diminuent le nombre des victimes de ces affections, restées occultes, quoique malheureusement trop répandues.

Avec quel intérêt ne suit-on pas, dans l'Histoire de l'épidémie de Nice, de 1799 à 1800, cette armée des Alpes, à laquelle aucun genre de privation ne fut épargné; ces soldats sans souliers, couverts d'habits en lambeaux, dépourvus de linge, imprégnés de malpropreté, s'infectant mutuellement, et, par leur nombre, infectant ensuite la région entière? Quelle énergique vérité dans ce tableau de la fièvre des camps, fléau né de la guerre, plus cruelle que la guerre elle-même, et qui, dans les désastres, s'acharne avec fureur contre les débris des armées! L'observation qui avait porté Foderé à prodiguer le quinquina dans le Mantouan, l'enhardit à Nice à braver des préjugés alors tout-puissans, et à recourir, dans les fièvres malignes, aux saignées veineuses, devançant ainsi les résultats obtenus depuis par plusieurs médecins habiles de notre époque.

Lorsque, durant les premières années de ce siècle, la médecine secouait les débris du joug que des systèmes spéculatifs lui avaient imposé, Foderé embrassa cette grande et féconde pensée, que la physiologie, ou la connaissance de l'homme sain, doit servir de base à la connaissance et au traitement de l'homme malade. Devenu sceptique, il voulut, dit-il, armer ses contemporains et se défendre lui-même contre les déceptions de nouvelles théories, propres seulement à entraîner la médecine vers de dangereuses erreurs. Et comme l'anatomie, invariable de sa nature, est

inséparable de la physiologie, il les réunit dans son livre, et en fit le point de départ de ses inductions théoriques et pratiques.

Bien que Bichat eût publié, cinq ans auparavant, son Anatomie générale, le Traité de physiologie positive de Foderé, imprimé en 1806, ne pouvait être l'œuvre que d'un esprit éminemment philosophique. Bichat s'était signalé par une audace de pensée qui lui faisait négliger ou plutôt fouler aux pieds toute autorité : obéissant à son génie, écrivant sous sa brûlante inspiration de vérités, parfois déjà indiquées, mais nouvellement apparues à son esprit enthousiaste, Bichat s'éleva aux plus hautes conceptions de la science, et la jeta brusquement dans la voie des révolutions que nous voyons s'accomplir en elle. Foderé, plus timide, plus respectueux envers les maîtres de l'art, plus convaincu de l'autorité de leurs travaux, crut pouvoir discerner et choisir partout ce qui était bien, et concilier les doctrines anciennes, qu'il jugeait établies sur des observations exactes, avec les découvertes nouvellement acquises à la science. Bichat avait été créateur, Foderé voulut être éclectique; aussi le livre du premier remua-t-il profondément les esprits, tandis que celui du second demeura, comme tous les écrits du même genre, presque sans influence sur les doctrines générales que l'avenir nous réservait de voir éclore.

Un résultat aussi différent est facile à expliquer. Cette erreur de la philosophie ancienne, qu'on a vainement tenté de renouveler de nos jours, en l'appliquant à la médecine; cette illusion séduisante, caressée à diverses époques par des hommes aussi honnêtes qu'irrésolus, l'éclectisme, de quelque épithète flatteuse qu'on le décore, n'a jamais produit et, on peut l'affirmer, ne produira jamais aucun travail susceptible de pousser avec vigueur l'esprit humain dans la voie du progrès; car il est, comme base de raisonnement, opposé à la nature de notre intelligence, qui cherche partout l'ordre, l'enchaînement, la systématisation des faits scientifiques.

Et cependant, combien de vérités de détail Foderé n'a-t-il pas mis en lumière? Combien son livre estimable ne contient-il pas de faits

alors contestés ou inaperçus, et qui, démontrés depuis, ont fait la fortune de récentes célébrités? Loin de voir, par exemple, dans le poumon la source unique de la chaleur animale, que les chimistes s'obstinaient à y placer, il considère cet organe comme pouvant devenir une voie de réfrigération pour le corps trop échauffé. L'occlusion de la glotte, durant les efforts; la part d'action affectée au diaphragme et aux muscles abdominaux dans la production du vomissement; la faculté absorbante accordée aux radicules des veines en même temps qu'aux vaisseaux lymphatiques; l'ossification du périoste et son organisation en virole autour des fragmens des fractures; tels sont, entre beaucoup d'autres, des points importans de doctrine sur lesquels Foderé devança de long-temps des travaux considérés depuis comme entièrement originaux.

Un des écrits qui contribuèrent le plus à placer Foderé, jeune encore, au nombre des meilleurs observateurs du temps, est son Traité du goître et du crétinisme, publié d'abord à Turin en 1792, et qu'il rendit ensuite plus complet dans une seconde édition. Les crétins étaient alors à peine connus, et une foule de préjugés bizarres ou dangereux régnaient sur ces êtres dégradés. Philosophe et naturaliste plus encore que médecin, Foderé dissipa le premier les erreurs déplorables dont ils étaient l'objet; il mit le monde savant dans la confidence d'un ordre de faits presque entièrement ignorés, et démontra, ce qu'adoptèrent ensuite les hommes les plus judicieux, que le goître et le crétinisme, si souvent unis, sont dûs, non à l'usage de certaines eaux, mais à l'habitation de vallées étroites, encàissées, impénétrables à la lumière et aux vents, qui pourraient seuls les vivifier ou en renouveler l'atmosphère. Il traça enfin, d'après les observations les plus multipliées, les règles curieuses auxquelles ces maladies sont soumises dans leur transmission par voie d'hérédité.

Ces études sur le crétinisme furent pour Foderé un premier pas vers l'Histoire de la folie et du délire, dont il ne tarda pas à s'occuper, bien que son Traité sur cette importante matière n'ait vu le jour qu'en 1817. Après une notice historique, brillante de considérations de l'ordre le plus élevé, notre collègue retrace l'analyse des façultés de notre enten-

dement. Partisan de la double nature de l'homme, il établit que l'ame, inaltérable par son origine et son essence, ne saurait être malade, ni par conséquent aliénée; mais que, devant se servir d'organes matériels pour connaître et pour juger, elle est trop souvent entraînée, par les dérangemens de ces organes, à des opérations contraires aux règles de la saine raison. Ce spiritualisme, respectable même dans ses exagérations, Foderé le poussait jusqu'à ses dernières conséquences! Loin d'admettre que la vie puisse ne consister que dans l'action des parties organisées, il en voyait le moteur, sous le nom de principe vital, séparé de la matière, agissant sur elle et la soumettant à ses lois. Pour lui, comme pour Hunter, une des gloires de l'anatomie anglaise, le principe vital, invisible et actif, est surajouté à la matière organisée, comme l'ame est surajoutée à la vie; de telle sorte qu'il devient l'intermédiaire indispensable entre l'essence immortelle et le corps destructible.

Mais à ces subtilités métaphysiques, trop souvent inintelligibles, succèdent bientôt, dans l'ouvrage de Foderé, les considérations du médecin initié aux secrets les plus cachés de la nature observable. En recherchant quelle influence les climats, les localités, les institutions sociales, les agitations politiques, les vicissitudes du commerce et le mouvement de l'industrie exercent sur la production de la folie, Foderé proclame une foule de vérités confirmées par l'expérience de chaque jour. Il se montre praticien habile et philantrope éclairé dans ses préceptes concernant la distribution des maisons d'aliénés, les devoirs que le médecin doit s'y imposer, les moyens de traitement et de répression qu'il convient d'y mettre en usage. On retrouve enfin le médecin légiste, lorsqu'il traite des actes des aliénés, de leur degré de criminalité, et des procédés à suivre pour constater l'existence de la folie et distinguer ses diverses formes.

Cette belle composition fut accueillie avec une faveur signalée, même après les travaux de Pinel et de M. Esquirol; Foderé en reproduisit les bases et en développa les conséquences, vers la fin de sa vie, dans un opuscule également recommandable.

Rien ne semblait pouvoir épuiser l'activité de cet esprit ardent, avide de connaissances nouvelles, et dévoré par le besoin d'être utile. Sous la direction d'un génie civilisateur autant que guerrier, le Gouvernement voulut, à l'époque de notre régénération sociale, recueillir des documens exacts, concernant les richesses du sol, les productions de l'industrie, les alimens du commerce, afin de provoquer partout d'utiles améliorations. Foderé entendit cet appel, adressé au patriotisme de tous les hommes éclairés du pays, et ne tarda pas à y répondre.

Bravant la fatigue, insensible à des privations passagères, que l'enthousiasme faisait disparaître, intrépide au milieu des solitudes des montagnes, et calme dans la société d'hommes farouches, encore accoutumés aux désordres et aux crimes d'une guerre de partisan et trop souvent d'assassinats, notre collègue, alors dans la force de l'âge, parcourut les Alpes maritimes jusque dans leurs réduits les plus écartés. Il recueillit sur les antiquités, sur la configuration des lieux; sur le nombre, la valeur, la mise en œuvre des troupeaux; sur la nature, les quantités, les variations des produits du territoire; sur la force, les habitudes, les maladies, les moyens d'existence des populations, les renseignemens les plus minutieux et les plus instructifs. Ses investigations, variées presque à l'infini, fécondées par une rectitude remarquable de jugement, par une érudition choisie, par une tendance constante vers le progrès, furent appréciées comme elles devaient l'être par le savant illustre, chargé alors du ministère de l'intérieur. Mais les encouragemens et les éloges de Chaptal, si bon juge en semblables matières, ne purent déterminer l'auteur à publier son travail, qui ne parut qu'en 1821, alors que notre collègue avait quitté pour jamais ces montagnes alpines, objet de ses affections, théâtre de ses premiers jeux et de ses premiers travaux. Ce fut un dernier et touchant adieu que leur adressait le vieillard, un dernier témoignage qu'il leur donnait de sa pieuse sollicitude pour leur bonheur et leur prospérité.

Les occupations littéraires, les travaux inséparables de divers enseignemens, des missions multipliées à l'occasion d'épidémies ou d'expertises

judiciaires, furent autant de circonstances qui dirigèrent de bonne heure les méditations de Foderé vers les applications de la médecine à la jurisprudence, à l'hygiène publique, aux maladies des peuples et à la législation. Lors de son premier voyage à Paris, les leçons de Louis sur plusieurs questions de médecine légale, et les débats encore brûlans de plusieurs procès célèbres, développèrent en notre collègue un goût qui ne se démentit plus pour la science qu'il devait créer en quelque sorte, et livrer toute formée à la méditation du monde savant.

Foderé ne crut pas, après la première composition de son livre, en l'an VII, sous le titre de : Lois éclairées par les sciences physiques, et malgré les éloges de la première de nos compagnies savantes, avoir inventé la médecine légale; car lui-même indique avec beaucoup de soin les écrits et les travaux qui l'ont précédé, et dont il a fait usage pour exécuter son ouvrage. Mais il se faisait avec raison un titre de gloire de la coordination de tant de matériaux isolés, de leur analyse plus exacte, de leur mise en regard avec les prescriptions de nos codes, avec les questions dont ils requièrent la solution, avant de prononcer sur les droits civils et sur la criminalité des citoyens. Foderé se faisait gloire encore, et le temps a déjà confirmé cette juste estime des services rendus, d'avoir discuté plusieurs problèmes avec une sévérité de raisonnement, une sagacité ingénieuse d'observation, dont Louis et Chaussier avaient déjà, sans doute, offert des exemples, mais que, ni ces grands maîtres, ni leurs prédécesseurs, n'avaient pu étendre à toutes les applications de la médecine ou de la chirurgie à l'expertise judiciaire.

C'est à ces titres que notre collègue a dignement mérité le surnom, désormais consacré, de père de la médecine légale; car son livre, le premier en ce genre, a servi de point de départ et de modèle à tous ceux qui se sont succédé depuis sur le même sujet. Je ne l'analyserai pas, Messieurs; cette tâche, inutile à remplir pour la gloire de Foderé, aurait de plus, si je l'entreprenais, l'inconvénient d'abuser des momens trop courts dont je puis encore disposer, et que réclamerait l'analyse d'un si grand nombre d'autres travaux.

Quelle mission plus élevée, par exemple, peut être donnée à l'homme que celle d'étudier et de combattre les maladies qui sévissent sur des populations, et parfois sur des contrées tout entières? La chaire des maladies épidémiques, créée dans cette Faculté depuis plusieurs années, et qu'un professeur vénérable, vaincu par l'âge et les infirmités, avait été contraint d'abandonner, fut confiée, avec celle de médecine légale, à Foderé. Cette obligation nouvelle à remplir ne l'effraya pas; il prépara ses leçons, et résolut de tenter pour les épidémies ce qu'il avait si heureusement exécuté pour la médecine légale. Dans le traité qu'il publia sur cette immense matière, de 1822 à 1824, la justice la plus rigoureuse ne saurait méconnaître des pages admirables par la sagesse des aperçus, la solidité des préceptes, la finesse et la variété des rapprochemens historiques, physiologiques et thérapeutiques.

Qu'il me soit permis, Messieurs, sans trop distraire votre attention, de vous entretenir, à l'occasion de ce Traité des épidémies, du savant professeur chargé d'abord de cet enseignement, et que la mort vient de frapper peu de mois après qu'elle nous eut ravi son illustre suppléant.

Rochard (Claude-Toussaint-Guillaume-Benoît), était né à Meaux le 7 Décembre 1746; il entra, très-jeune encore, dans la carrière de la médecine militaire. Chirurgien sous-aide aux Invalides; en 1766, par suite d'un concours, il arriva rapidement à l'emploi de médecin en chef des armées de terre et de mer aux Indes orientales, et servit en cette qualité de 1778 à 1785. Il se plaisait souvent à raconter, avec cette bonhomie qui lui était particulière et avec le charme attaché à de si anciens souvenirs, les épisodes les plus saillans de ces campagnes presque fabuleuses. Son nom, alors obscur, s'y unissait, avec celui de Noël, un des directeurs de cette école, à ceux du bailli de Suffren, le digne soutien de notre gloire maritime dans les mers du Gange, et de Tippoo Saep, moderne émule de Porus, un des derniers représentans de la bravoure indienne.

Combien de fois n'intéressa-t-il pas son auditoire au récit du voyage

qu'il fit avec son collègue Noël à la cour de Hider-Ali-Kan, pour lui porter les secours de leur art. La pompe triomphale de la route et les honneurs prodigués à l'arrivée, furent bientôt remplacés par le dédain et la persécution, dès qu'ils eurent déclaré le mal au-dessus du pouvoir de la médecine. Il fallut se dérober sans délai à la colère du maître, enflammée par cette déclaration d'impuissance médicale. Au récit de Rochard on se croyait reporté aux siècles de notre barbarie occidentale, où trop souvent les médecins étaient rendus responsables de leurs traitemens et en subissaient les conséquences.

Nommé, à son retour en France, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, Rochard revint à Meaux, dont l'hôpital civil lui fut confié, et qu'il ne quitta que pour aller servir en Hollande lors de la descente des Anglo-Russes. En plusieurs occasions le Gouvernement utilisa ses lumières et son zèle, en lui confiant des missions importantes relatives aux épidémies. Ses services, unis à des talens incontestés, lui valurent enfin, en 1799, l'adjonction à la chaire de clinique interne et de thérapeutique à la Faculté de Strasbourg, puis une nomination définitive, en 1809, à la chaire des maladies épidémiques. En 1819, Rochard quitta Strasbourg, remplacé d'abord par Lobstein, trop tôt enlevé à la Faculté et à la science, puis par Foderé; il conservait le titre de professeur honoraire, lorsqu'il mourut le 12 Juillet 1835. Peu d'hommes furent plus que Rochard remarquables jusqu'à la fin d'une carrière de près d'un siècle, par une mémoire ornée et toujours présente, par une conception facile, par une égalité d'humeur que rien ne démentit.

Bien différent de Foderé, ce Nestor de la médecine navale avait passé sa vie dans les emplois, dans le mouvement des affaires, et s'était montré partout homme d'action plutôt que théoricien spéculateur. Foderé, au contraire, ne connut guère d'autre exercice que celui de la pensée, d'autres délassemens que ceux qui pouvaient résulter de la variété des occupations du cabinet. Alors que ses sens affaiblis lui refusaient chaque jour davantage leur secours, vous l'avez vu, privé de la faculté de lire et presque de celle d'entendre, assister avec une exemplaire assi-

duité à toutes vos réunions, s'acquitter de ses fonctions avec l'ardeur et la ponctualité d'un novice. Il se faisait lire tout ce qui paraissait, en dictait des extraits étendus, accompagnés de réflexions critiques, et se plaisait à accumuler les matériaux de publications nouvelles : semblable à l'avare, mais animé par des motifs plus nobles, qui entasse chaque jour de nouveaux trésors. Sa mémoire avait conservé une telle intégrité, une puissance si parfaite, qu'aux discussions de nos actes publics il surprenait souvent et candidats et auditeurs en citant les opinions émises, avec l'indication infaillible des pages et des lignes, comme s'il pouvait parcourir à l'instant même la thèse qu'il ne s'était cependant fait lire qu'une seule fois. Peu de temps avant lui, la compagne fidèle de sa vie était descendue dans la tombe : depuis lors il n'eut qu'une existence de plus en plus affaiblie; les consolations et les entretiens de ses filles, assidues et attentives comme celles de Milton, également aveugle, ne pouvaient ranimer cette organisation épuisée par une constante action du système nerveux. Le 4 Février 1835, Foderé s'éteignit, sans souffrance, avec le calme de l'homme irréprochable, et s'occupant encore des travaux qui avaient absorbé toute sa vie.

J'ai dû passer sous silence un grand nombre des écrits sortis de la plume de notre célèbre collègue. Leur seule énumération m'aurait conduit trop loin : indépendamment d'une monographie sur l'apoplexie, d'une Analyse sur les eaux thermales de Plan de Saly, d'un Essai sur la phthisie pulmonaire, de Recherches sur les succédanés du quinquina et en particulier sur l'arséniate de potasse, d'une thèse de concours sur l'infanticide, d'un Manuel estimé des gardes-malades et d'une foule d'autres productions, le Dictionnaire des sciences médicales et son Journal complémentaire renferment un grand nombre d'articles sur les objets de ses études spéciales. Sa fécondité semblait s'accroître avec l'âge; il composait vite et ne se donnait pas toujours le temps de châtier et de mûrir ses travaux. Mais, si les productions de sa vieillesse furent trop souvent empreintes d'un caractère de causerie, ou trop remplies d'épisodes, de longueurs, de discussions qui en diminuent l'intérêt et en rendent la

lecture laborieuse, elles portent toutes le cachet d'une irréprochable probité scientifique, d'une ardente philantropie, d'un désintéressement digne de l'antiquité. La bienveillance, qui constituait le trait le plus saillant du caractère de Foderé, y laisse partout des traces; et s'il se livre parfois à quelque critique, sa vivacité ressemble à celle d'un enfant: sa méchanceté ne peut être offensive.

La postérité était arrivée pour Foderé avant la fin de sa vie : Ses principes avaient porté, sous sa plume, tous leurs fruits, et il leur avait donné tout le développement qu'ils comportaient. Après les avoir embrassés par conviction, il les soutint avec persévérance, avec exclusion de tout ce qui semblait devoir y porter atteinte. Ils étaient en quelque sorte identifiés avec son organisation intellectuelle, et il ne supportait qu'impatiemment qu'on les contredît. Ces préventions l'empêchèrent de mesurer toute la portée et de comprendre le véritable caractère de la révolution médicale dont il était témoin. Il n'y vit qu'une classe de maladies substituée aux entités morbides que les anciens avaient caressées, et dont les modernes avaient augmenté le nombre, au lieu d'y reconnaître la conséquence nécessaire des travaux de Haller, de Morgagni, de Chaussier, de Bichat, de Pinel lui-même, son maître et l'objet de sa constante admiration. Mais en se reportant à l'époque où florissait Foderé, en récapitulant ses nombreux et importans travaux, en mesurant cette carrière si bien, si utilement remplie, la postérité dira comme nous : qu'il augmenta la splendeur scientifique de la France, en devenant un de ses enfans, et qu'il honora la Faculté de médecine de Strasbourg, parmi les membres les plus illustres de laquelle il occupera toujours un rang distingué.

Puis M. le Professeur et Doyen Coze parle en ces termes :

Messieurs,

Vous venez d'entendre dignement apprécier la vie et les travaux de ces hommes distingués qui furent nos collègues et vos maîtres; vous avez partagé les regrets que nous inspire la mémoire de leurs talens et de leurs vertus : mais une autre perte encore est venue combler tant de pertes cruelles.

Je dois à mon tour vous entretenir d'un homme, peut-être moins connu dans la science que MM. Lobstein et Foderé, mais non moins distingué que ces maîtres habiles par la culture et par la force de son esprit, d'un homme que la Faculté de médecine de Strasbourg citera long-temps encore comme l'un de ses plus savans et de ses plus brillans professeurs, et dont la mémoire sera toujours vénérée par les nombreux disciples qui pendant trente-sept années se succédèrent à ses leçons.

René Cailliot, professeur de pathologie chirurgicale et de médecine opératoire, doyen de la Faculté de médecine de Strasbourg, membre de l'Académie royale de médecine, président du Conseil de salubrité du département du Bas-Rhin, membre de la Commission administrative des hospices et chevalier de la Légion d'honneur, naquit le 23 Juin 1769, à Baugé, département de Maine-et-Loire, de parens dont la modique fortune devait plus tard diminuer encore.

Le jeune Cailliot, destiné à l'état ecclésiastique, commença ses études littéraires au collége de sa ville natale. L'heureuse facilité de son esprit lui valut de nombreuses récompenses, que souvent il se plaisait à cacher un instant pour ajouter la douce émotion de la surprise au bonheur qu'en ressentait sa tendre mère. Des succès plus éclatans l'attendaient au petit séminaire d'Angers, où il fit sa philosophie. Dans les anciennes écoles ce cours comprenait, outre la philosophie proprement dite, l'étude des sciences physiques et mathématiques.

Le lauréat du collége de Baugé, doué d'un esprit prompt et pénétrant, devait nécessairement briller dans des exercices où il sut toujours éviter

les vaines arguties et les frivoles subtilités qui se mêlaient trop souvent à la vivacité des argumentations. Sa grande aptitude pour les mathématiques et pour la physique ne tarda point à se révéler; déjà se faisait sentir l'influence qui devait l'engager dans une autre carrière, et son imagination semblait éprouver le besoin de tempérer son activité par l'étude sérieuse des sciences de raisonnement et d'observation.

A cette époque, M. Cailliot montrait déjà une grande prédilection pour les systèmes philosophiques de Locke et de Condillac, et plus tard il les proposait encore comme un fil conducteur à tous ceux qui embrassent l'étude des sciences médicales. Cette tendance vers une philosophie qui, sans doute, ne peut tout expliquer, mais qui au moins égare difficilement ceux qui s'y confient, déplaisait à son professeur, homme de talent et de résolution, qui devait bientôt après se mêler à nos discordes civiles, l'abbé Bernier. Plus d'une fois le maître fut obligé de s'avouer la supériorité du disciple dans ces luttes scolastiques où l'amour-propre pardonne rarement ses défaites : le jeune étudiant fut un jour renvoyé du séminaire sur le plus léger prétexte; il lui fallut, pour y rentrer, la protection de vénérables ecclésiastiques, qui souvent avaient applaudi ses dangereux triomphes. La réparation fut d'autant plus éclatante, que jamais de semblables décisions n'étaient rapportées. Peut-être faut-il attribuer à cette leçon, qui faillit devenir trop sévère, les formes constamment douces et polies de M. Cailliot dans nos exercices académiques, comme dans toutes les discussions où il était appelé à émettre son avis. Si cette réforme eut réellement lieu, elle prouverait la raison supérieure de celui qui se l'imposa. La faiblesse humaine est telle, en effet, qu'on doit plus admirer les qualités acquises par un effort de notre volonté, que celles qui se développent spontanément et comme nécessairement en nous.

Des revers de fortune ne permettant plus aux parens de M. Cailliot de l'entretenir au séminaire, il se chargea, pour pouvoir continuer ses études théologiques, de l'éducation d'un jeune gentilhomme. Mais bientôt les premiers orages d'une révolution qui devait entièrement changer la

face de la France, ramenèrent M. Cailliot auprès de son père, occupé alors à administrer les propriétés d'une riche maison de l'Auvergne. Il ne jouit pas long-temps du bonheur de se retrouver au milieu des siens. Des affaires d'intérêt exigeaient sa présence à Baugé, sa ville natale, où, forcé de pourvoir seul aux besoins de son existence, il fut réduit à copier des rôles de contributions. Ce genre de travail ne pouvait convenir à un jeune homme tout plein encore de ses études littéraires et philosophiques; il s'y livrait uniquement pour acquérir les moyens de se rendre à Paris, où il arriva vers la fin de l'année 1791.

Desault était alors dans toute la force de son talent. Ses succès excitaient l'enthousiasme d'une génération entière de chirurgiens distingués qui le suivait dans les voies nouvelles ouvertes par son génie; regardant la description isolée des organes comme loin de constituer à elle seule la science anatomique, il s'attachait à montrer les rapports de situation et d'usages des diverses parties d'une même région. Cette manière de donner de la transparence et de la vie aux études anatomiques; cette méthode si riche en application et que perpétueront les brillans succès de la chirurgie moderne, devaient vivement frapper l'esprit de M. Cailliot. Animé d'ailleurs par les succès de son meilleur ami, de son jeune frère, et soutenu par l'exemple des condisciples distingués qui l'accueillirent à son arrivée, il n'hésita point à embrasser l'étude de la médecine.

Mais de grandes privations l'attendaient au début de sa nouvelle carrière; la plus industrieuse parcimonie lui devenait indispensable pour continuer ses études; un jour même la nécessité le força de s'enrôler dans un régiment de cavalerie qu'organisait la commune de Paris, sous le nom de dragons de la république. Ses amis, par un mouvement honorable à la fois pour eux et pour celui qui le leur inspira, s'empressèrent de rompre ce fatal engagement.

La révolution française était alors arrivée à cette époque où un redoublement d'énergie et même de violence devenait une triste, mais inévitable nécessité. Tous les jours on adressait à la jeunesse des écoles les appels les plus brûlans. Dix-huit mois de travaux assidus permettaient

à M. Cailliot de consacrer des soins efficaces aux malades de nos armées. Il demanda de l'emploi, et fut dirigé, au commencement de 1793, sur Compiègne. Près de cette ville, au centre de sa belle forêt, dans le château de Royallieu, on avait établi une ambulance.

Là M. Talabère, enlevé trop tôt à la noble profession qu'il honorait par son talent, faisait aux élèves placés sous ses ordres des leçons d'anatomie et de chirurgie, que M. Cailliot répétait à son tour. Que de fois ses émules oublièrent dans ces conférences que le maître n'était comme eux qu'un disciple; partout, dans les promenades, sous les beaux ombrages de la forêt, il aimait à s'occuper avec eux des objets de leurs études, et il savait les intéresser par le charme qu'il répandit toujours dans tous ses entretiens.

Ces utiles exercices furent bientôt interrompus par les ravages du typhus; ce fléau des armées ne pouvait épargner long-temps celui que tant de fatigues exposaient à sa mortelle influence. Pendant sa convalescence longue et pénible, il vit pour la première fois la femme à laquelle il ne put s'unir qu'après cinq années de travaux assidus, que ne soutint plus dès-lors le seul amour de la science. Union trop courte, hélas! L'impitoyable mort devait bientôt moissonner tant de grâces, de talens et de bonté, et ne laisser à l'ame si aimante et si tendre de M. Cailliot que la consolation de concentrer sur un fils unique tout l'amour que lui avait inspiré sa jeune et intéressante compagne.

Cependant la vie laborieuse et savante de Paris manquait à M. Cailliot. On venait de créer les écoles de santé, où les élèves étaient envoyés par leurs districts et entretenus aux frais de l'État. M. Cailliot se présente au concours ouvert à Paris pour remplir les places auxquelles ne pouvaient pourvoir les parties de la France envahies par l'ennemi ou désolées par la guerre civile. Il fut admis dans la première des trois classes établies. C'est là qu'il eut surtout l'occasion de se distinguer et d'acquérir ce fonds de connaissances solides, dont il devait tirer plus tard tant de parti dans l'exercice du professorat. Là, des répétitions, des examens fréquens, faits par l'élite des médecins voués à l'enseignement, ne pouvaient manquer

de mûrir le talent des élèves. Il y montra toute la vivacité et toute la rectitude de son esprit, en même temps que la douceur et l'amabilité de son caractère lui concilièrent l'affection de ses nombreux camarades; il en reçut un témoignage bien flatteur, lorsque ses condisciples, appelés à désigner celui d'entre eux qui devait être couronné dans la fête de la jeunesse, réunirent sur lui leurs suffrages unanimes.

C'est à cette époque de sa vie que M. Cailliot forma ces liens de la plus étroite amitié avec des hommes qui tous ont marqué dans la science, ou qui du moins semblaient appelés à y occuper un rang distingué. Richerand, Alibert, Desormeaux, furent de ce nombre. Et ses rapports ne se bornaient point aux amis qu'il retrouvait assis sur les mêmes bancs que lui; son goût épuré par la culture constante des lettres, lui faisait rechercher la société des jeunes gens versés dans la littérature et dans les les arts, et au milieu d'eux il recueillait encore d'honorables encouragemens. Ainsi, voyant un jour l'embarras d'un de ses amis, chargé à l'improviste d'un cours d'histoire dans une école centrale, M. Cailliot esquissa en peu d'heures un plan de leçons, qui, soumis à Volney, parut à ce grand maître l'œuvre d'un homme vieilli dans ce genre d'enseignement.

C'est vers le même temps qu'il fut distingué par l'illustre chirurgien auquel il voua toute sa vie un véritable culte. Boyer le choisit parmi les brillans sujets de l'École de santé de Paris, parmi les Dupuytren, les Duméril, les Richerand, pour faire les répétitions de ses cours d'anatomie et de chirurgie. Plus tard même il lui confia entièrement la direction de son amphithéâtre. Ces répétitions furent continuées de 1795 à 1799, époque à laquelle Boyer sollicita pour son élève de prédilection une des chaires vacantes à l'école de Strasbourg.

Cette demande fut apostillée à l'envi non-seulement par les chirurgiens tels que Leclerc, Lallemant, Goulin, Sue et Dubois, mais aussi par tout ce que la médecine comptait alors de professeurs distingués; tous s'empressèrent d'attester le haut mérite de celui qui dès son début avait révélé pour l'enseignement une aptitude vraiment supérieure. Pinel, Cabanis,

Hallé et Thouret se joignirent à leurs collègues. Les attestations de Déyeux et de Fourcroy témoignèrent aussi de ses succès dans les sciences accessoires à la médecine.

M. Cailliot fut immédiatement nommé professeur adjoint de chirurgie à l'école de Strasbourg. Alors commença cette série de cours sur la pathologie chirurgicale et sur la médecine opératoire, qui lui valut la confiance et l'attachement de ses nombreux élèves et la considération dont il jouit toute sa vie, aussi bien dans le monde que parmi ses confrères et ses collègues. En peu d'années sa réputation académique le désigna hautement comme un homme capable d'appliquer avec succès les préceptes qu'il savait si bien développer et propager.

Bientôt, et malgré les difficultés qui doivent arrêter l'homme de l'art lorsqu'il ignore la langue de la plus grande partie des habitans, il se plaça à la tête des chirurgiens de notre pays et prodigua à ses nombreux malades les soins éclairés dont sa profonde sensibilite sut toujours doubler la valeur. Ses leçons étaient le résumé de ses méditations assidues sur la pathologie externe, et toujours des observations puisées dans sa longue pratique et dans celle des plus illustres maîtres, venaient vivifier ce que tant de science pouvait avoir de trop abstrait. Une érudition vaste et bien coordonnée mettait à sa disposition, et dans un ordre admirable, l'histoire des procédés et des méthodes, opposés tour à tour aux affections dont le traitement est du domaine de la médecine opératoire. Il aimait surtout à donner au commencement de ses cours une idée générale de la médecine. Il montrait que dans cette science les classifications les plus heureuses ont la physiologie pour base; mais il ne voyait pas seulement en physiologie des tissus, des organes, des appareils et des systèmes dont les propriétés inhérentes à leur organisation constitueraient la vie. Il reconnaissait une puissance, un principe vital susceptible d'être augmenté et diminué, aboli ou perverti, et constituant dans ses modifications des maladies essentielles, qu'il nommait encore des lésions *biodynamiques*.

Que de fois ne l'avons-nous pas entendu dans l'argumentation des

thèses, poser avec la plus grande précision ces principes qu'il regardait comme les véritables fondemens de la science. Pourquoi faut-il que, redoutant d'attirer sur lui les regards du public, il n'ait jamais livré ses pensées au monde savant que lorsque le devoir l'y obligea. Son essai sur l'anévrysme, qui fut le sujet de sa thèse pour le doctorat, sera toujours consulté avec fruit. On peut sans crainte proposer cet écrit comme un modèle de monographie médicale.

Une distinction nette et précise des diverses espèces d'anévrysmes, l'étude des caractères anatomiques de ces lésions, l'importance qu'il attache au bruissement du sang dans les tumeurs, comme moyen d'en reconnaître la nature, donnent la preuve de cette sagacité qui semblait deviner les immenses progrès que nous avons vu faire de notre temps à la science du diagnostic. Là encore nous retrouvons une idée qu'il se plaisait à ramener dans ses cours et dans ses conversations, c'est que, pour pouvoir apprécier les moyens que l'art peut opposer à une maladie, il faut avoir examiné d'abord les ressources que la nature emploie pour la combattre; car ce n'est jamais qu'en imitant la nature, ou mieux encore, en marchant sur ses traces, que l'art peut offrir des secours salutaires.

Cette manière si juste et si générale à la fois d'envisager la thérapeutique, n'excluait pas chez lui l'étude des détails les plus minutieux; il était au contraire convaincu que le succès des grandes opérations dépend souvent d'une foule de petites circonstances, dont chacune en particulier paraît à peine mériter quelque attention. Aussi discute-t-il, à propos de l'opération de l'anévrysme, l'utilité des grandes incisions, le nombre, le lieu et le mode d'application des ligatures, les avantages de la forme demi-circulaire que, le premier, il proposa de donner aux aiguilles.

Peu de temps après son arrivée à Strasbourg, M. Cailliot fut chargé du discours de rentrée de la Faculté. L'orateur s'acquitta dignement de cette tâche en présence de l'élite savante d'une cité fière à si juste titre de sa vieille illustration scientifique et littéraire. Ce discours traitait de l'influence de la médecine sur les facultés intellectuelles et morales de

l'homme. On y admire surtout la précision avec laquelle M. Cailliot caractérise la médecine comme science et comme art. La vraie médecine, la médecine clinique, est, d'après lui, fille de l'observation et de l'expérience; les phénomènes qu'elle étudie sont réguliers, les mouvemens qu'elle observe sont constans, et leurs anomalies même obéissent à des lois invariables. Notre esprit peut donc les fixer, il peut en saisir les rapports, les coordonner et en former un ensemble méthodique. La médecine est donc une science, et une science qui existe par elle-même. Mais la médecine emploie certains moyens, applique à nos organes certaines substances dont l'action détermine des phénomènes, produit des mouvemens qui ne sont ni moins constans, ni moins réguliers; ses procédés peuvent donc être soumis à des règles positives : la médecine est donc un art.

M. Cailliot se peint tout entier dans la partie de ce discours, où il veut que le médecin, procédant avec circonspection dans l'examen des faits, rejette ceux qui ne lui paraissent pas suffisamment constatés; expose avec une scrupuleuse exactitude ceux qui réunissent tous les caractères de la vérité; qu'il écarte les raisonnemens vagues et hypothétiques et, enfin, n'admette qu'avec défiance toute théorie qui ne serait pas le résultat des observations les plus nombreuses et le mieux constatées. Ce discours, écrit comme tout ce qui sortit de la plume de M. Cailliot, est riche de nombreuses citations empruntées aux médecins et aux philosophes, ainsi qu'aux littérateurs et aux historiens de tous les temps.

Vingt ans après, et pour une même solennité, il prononça un discours sur la nature de la chirurgie et sur ses rapports avec la médecine. Son esprit aimait à traiter les sujets généraux qui appartiennent à la philosophie de la science. On y retrouve la même netteté d'exposition et la même puissance de logique. Suivant lui, une alliance indissoluble unit la médecine à la chirurgie. Mais, pour être inséparablement unies comme science et comme sujets d'enseignement, la médecine et la chirurgie ne doivent point être confondues. Le but de la médecine, en opérant sur la force vitale, est de rétablir l'harmonie troublée : la chirurgie agit

directement contre un désordre mécanique, elle cherche à enlever la cause matérielle qui dérange le jeu d'un organe. Exciter et diriger les mouvemens de la vie, c'est exercer la médecine : à un dérangement physique opposer une action physique, c'est pratiquer la chirurgie. Les méthodes médicales se fondent uniquement sur l'expérience, les procédés de la chirurgie sont essentiellement rationnels. Être médecin, c'est remonter des phénomènes externes au fait primitif et caché qui leur a donné naissance. — En chirurgie, point d'intermédiaire entre les résultats qui frappent nos sens et la cause qui les produit.

Si M. Cailliot parut dans ses discours académiques érudit et judicieux, écrivain clair et élégant, les éloges funèbres de nos collègues ne lui fournirent que trop souvent l'occasion de montrer combien son talent était souple et varié. Il y règne une manière d'écrire, d'apprécier les hommes, de mettre au jour et leurs qualités et leurs doctrines, qui rappelle avec bonheur ce genre de talent si remarquable dans l'illustre Cuvier; Cuvier, tant admiré par M. Cailliot, et juge trop compétent pour ne point avoir apprécié aussi toute la supériorité de notre savant collègue.

M. Cailliot paya le tribut de ses justes éloges aux professeurs Gerboin, Bérot, Nestler, Flamant et Foderé, qui depuis huit ans se sont si rapidement suivis dans la tombe. Mais qui de nous oubliera jamais les adieux touchans qu'il adressa à son digne et ancien ami, le professeur Lobstein? Sa voix émue, sa profonde affliction, le douloureux plaisir qu'il mit à mesurer toute l'étendue de notre perte, confirmaient d'avance le triste pressentiment par lequel il déclarait s'acquitter pour la dernière fois de ce pénible ministère. Et cependant, jamais les nombreuses occupations de M. Cailliot ne fatiguèrent son zèle. Nommé doyen de la Faculté de médecine en 1821, il se montra dans ces nouvelles fonctions ce qu'il avait été toute sa vie, entièrement dévoué aux intérêts de l'enseignement, dont il poursuivit avec ardeur les améliorations les plus importantes; sa sollicitude s'étendait aux plus minutieux détails, et toujours on le retrouvait à la hauteur des questions les plus graves que puisse agiter la science;

doux, aimable et conciliant, il donnait constamment l'exemple de la plus grande modération.

Ces qualités se retrouvaient tout entières dans sa vie privée. Là surtout on pouvait apprécier la simplicité, la bonhomie et l'aimable enjouement de celui qu'on ne quitta jamais sans emporter une meilleure opinion de soi-même, tant la délicatesse ingénieuse de M. Cailliot savait dissimuler la supériorité de son esprit orné des connaissances les plus variées et les plus profondes. La littérature, l'histoire, la philosophie, l'économie politique, qui avaient fait le charme de sa jeunesse, l'occupèrent encore dans ses dernières années; souvent, pour se livrer à ses études chéries, il prolongeait ses veilles fort avant dans la nuit, mais ces veilles ne l'empêchèrent jamais de bien utiliser ses journées. Son esprit d'ordre lui donnait le moyen d'arriver à temps partout où l'appelait le devoir, et pour lui, esclave des convenances, le devoir était tout ce que lui inspiraient son esprit bienveillant et son ardent amour pour l'humanité.

Jamais il ne négligea de visiter ses collègues souffrans; toujours prêt à les suppléer, il semblait obtenir une grâce lorsque sa prévoyance allait au-devant de leurs désirs. Car la prévoyance était encore un des traits distinctifs de son caractère, c'est elle qui réalisa des projets que la mort trouve à peine ébauchés chez la plupart des hommes; c'est elle qui fixa le temps où il abandonna à d'autres le soin de ses malades; c'est sa prévoyance, égarée sans doute par le sentiment exagéré de ses devoirs, qui marqua l'époque à laquelle il descendrait d'une chaire où ne pouvait pas même le retenir le souvenir de ses brillans succès. C'est elle encore qui lui fit, jusque sur son lit de douleurs, réparer avec tant de générosité les rigueurs de la fortune envers des parens qu'il connut à peine. Sa bienfaisance consola bien des malheurs. Mais il est des vertus qui se plaisent dans l'ombre et dont l'amitié même la plus vive doit savoir respecter le mystère. Ce n'est point celui qu'il honora de tant de bontés et de confiance, qu'il guida toujours de ses précieux et paternels conseils, qui voudrait faire rougir son ombre vénérée et chérie par des louanges indiscrètes, quoique justement méritées.

Pourquoi faut-il que tant de savoir, d'esprit et de vertus aient été si tôt précipités dans la tombe! Depuis plus de quarante ans, M. Cailliot était tourmenté d'un catarrhe vésical, dont les atteintes devenaient de plus en plus menaçantes. A la fin de la dernière année scolaire, un surcroît de fatigues donna plus d'intensité à ce mal, si fréquent chez les hommes voués aux travaux de l'esprit. Vingt jours de souffrance enlevèrent M. Cailliot à sa famille, à ses nombreux et inconsolables amis. Une lente et cruelle agonie, dont il mesura tous les progrès, termina, le 17 Octobre dernier, l'existence d'un homme que son esprit et ses qualités avaient placé bien haut au-dessus du vulgaire. Ses derniers instans ne démentirent pas sa vie entière; sa douceur, sa patience, triomphèrent jusqu'au moment suprême des affreuses douleurs auxquelles il succomba.

Ainsi mourut cet homme de bien, qui lègue à la Faculté le souvenir de tout ce qu'il a fait pour la science et pour l'enseignement, et qui laisse à son fils le plus bel héritage qu'un fils puisse recevoir de son père : un nom honoré par cinquante années de travaux et de vertus.

Tel fut, Messieurs, le digne émule des Lobstein et des Foderé. Ces trois maîtres laisseront long-temps encore parmi nous un vide immense. Ceux d'entre vous qui les ont connus, se rappelleront toujours avec reconnaissance leurs savantes et instructives leçons. Ces souvenirs, j'en ai l'heureuse conviction, resteront gravés dans vos cœurs; des exemples aussi beaux ne sauraient être perdus pour une jeunesse animée de la noble et utile ambition de se consacrer au soulagement de l'humanité.

Et vous, jeunes élèves, qui, admis pour la première fois dans cette enceinte, brûlez du même désir, rappelez-vous ces modèles qui viennent de vous être offerts; voyez, combien ceux qu'anime l'amour du travail et de l'humanité ont de palmes à cueillir. Cherchez à imiter ces savans, mais que l'imitation soit complète; rivalisez avec eux d'honneur, de probité et de dévouement. Les plus belles qualités de l'esprit sont frappées de stérilité, lorsque les qualités de l'ame, plus précieuses et plus indispensables, ne viennent pas les féconder.

Profitez tous, Messieurs, du bénéfice de votre âge. Arbitres vous-

mêmes de votre avenir, le bonheur de votre existence entière est encore dans vos mains; l'heure est venue de faire un choix décisif; le temps qui précipite vos belles années va bientôt vous enlever cet inappréciable, mais périlleux privilége. Livrez-vous donc avec ardeur au travail; vos maîtres, vos familles, la société entière, applaudissent d'avance à des succès que tout semble présager. Sous quels plus heureux auspices votre carrière pourrait-elle s'ouvrir?

Le calme succède aux orages; la paix, appuyée sur une sage liberté, ranime de toutes parts les efforts de la science et de l'industrie.

Honneur à la nation dont la sagesse comprend si bien ses véritables intérêts!

Honneur au prince dont la sollicitude éclairée se plaît à entretenir et à féconder l'heureuse tranquillité dont jouit enfin notre belle patrie!

Le Secrétaire de la Faculté proclame les noms des médecins de canton auxquels les prix de vaccine ont été décernés; ce sont:

MM. Michel, médecin du canton de Bouxwiller;
Luroth, *idem* de Bischwiller;
Steinbrenner, *idem* de Villé;
Litschgi, *idem* de Schiltigheim;
Schilling, *idem* de Brumath;
Ritzinger, *idem* de Marckolsheim;
Stæbel, *idem* de Sélestat;
Salathé, *idem* de Niederbronn;
Lion, *idem* de Soultz-sous-forêts;
Sultzer, *idem* de Barr.

M. le Conseiller d'État, Préfet, distribue ces récompenses.

Le Secrétaire appelle ensuite les élèves en médecine qui, par suite de concours, ont été jugés dignes de recevoir des prix, conformément à la délibération de la Faculté du 26 Novembre dernier.

M. le Recteur distribue ces prix dans l'ordre ci-après :

Prix d'anatomie et de physiologie.

Le prix est décerné à M. E. E. Strohl, de Strasbourg.

Prix d'anatomie pratique.

Le prix est décerné à M. J. L. Willien, de Thann.

Prix de chirurgie.

Le prix est décerné à M. E. E. Strohl, de Strasbourg.

Prix d'accouchement.

Le prix est partagé entre les dames :
Henriette Baron, de Strasbourg, et
Caroline Hartfelder, de Haguenau.

La Faculté de médecine ayant décidé qu'une médaille serait accordée à l'auteur de la meilleure dissertation soutenue dans la dernière année scolaire, cette médaille est décernée, par M. le Recteur de l'Académie, à M. le D.r Schuré, de Strasbourg; elle a pour titre :

De la procidence du cordon ombilical dans l'accouchement.

La Faculté avait arrêté aussi qu'elle proclamerait, dans

ses séances publiques, les noms des élèves qui auraient obtenu, pendant l'année, des places au concours.

Ce sont, pour l'année scolaire écoulée,

MM. Wuilliomenet, comme aide du laboratoire de chimie;
Salathé et
Oulmont, comme aides de clinique, et
Jean-Léon Willien, comme aide-conservateur-bibliothécaire.

Signé : Bégin, Coze, Ehrmann, Fée, Goupil, Masuyer, Meunier, Stoltz et Tourdes.

Certifié conforme :

Le Doyen de la Faculté,

COZE.